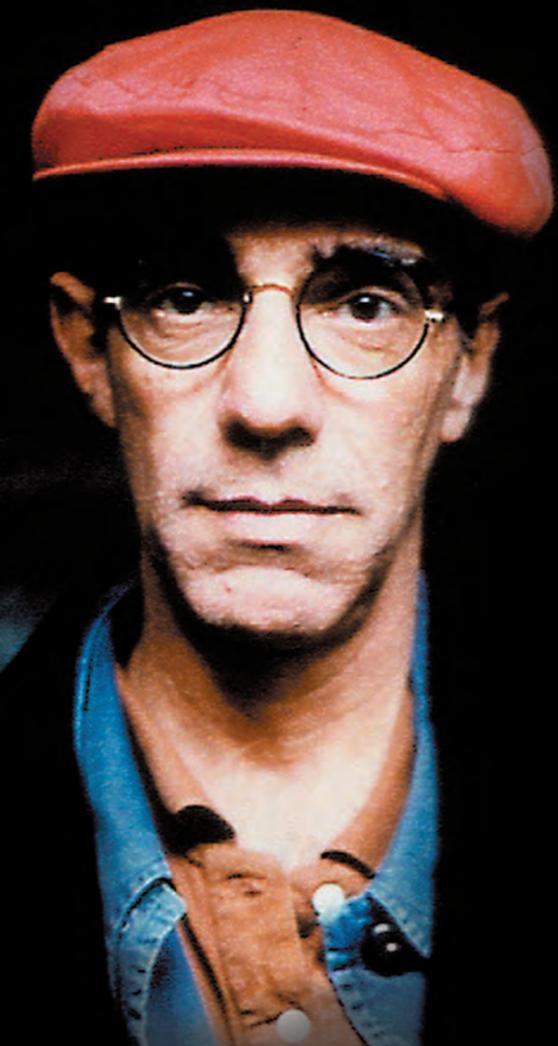


Tribute to DEREK JARMAN



SEBASTIANE
 • GB • 1976 • 82 min • 1.37 • mono • couleur
 • latin sous-titré français • Copie restaurée
Interdiction aux moins de 18 ans

Un OVNI cinématographique, le seul film au monde entièrement dialogué en latin.

Au IV^e siècle après J.-C., le magnifique Sebastiane est membre de la garde personnelle de l'Empereur Dioclétien. Quand il tente d'intervenir pour arrêter une exécution, Sebastiane est dégradé, puis exilé dans une garnison éloignée, un lieu désertique où les soldats, en manque de femmes, s'adonnent parfois à l'homosexualité... Premier long métrage et coup d'éclat de Derek Jarman, seul film au monde entièrement dialogué en latin, **Sebastiane** est un péplum érotique stupéfiant, qui retrace le martyre de Saint-Sébastien en un portrait poétique, intime et libre, dont la beauté plastique et la force visuelle sont saisissantes. Transcendant la question du genre et liant révolte et homosexualité, Derek Jarman aborde ici, déjà, la sexualité dans sa dimension la plus politique, à l'orée d'une œuvre inoubliable.



JUBILEE
 • GB • 1978 • 106 min • 1.66
 • mono • couleur • VOSTFR
 • scénario : Derek Jarman • Copie restaurée
Interdiction aux moins de 16 ans

Le meilleur film punk jamais réalisé, incontournable.

La reine Elisabeth est envoyée dans le futur par l'occultiste John Dee. Elle débarque dans une Angleterre tumultueuse, celle de la fin des années 1970, évoluant dans le décor d'une ville en pleine décadence sociale et matérielle. Elle observe les agissements d'une bande de nihilistes, Amyl, Nitrate, Bod, Chaos, Crabs et Mad. Jubilee réunit des icônes du mouvement punk - Jordan, la première Sex Pistols, Toyah Willcox, Wayne County ou les rebelles de Slits qui débambulent dans une Angleterre en pleine ébullition au rythme débridé de la BO de Brian Eno ou de Siouxsie. Film visionnaire des évolutions politiques de l'Angleterre des années 80.

Icone des mouvements punks, militant gay infatigable et virulent anarchiste, poète et plasticien fulgurant, artiste protéiforme et iconoclaste, Derek Jarman est une figure essentielle du cinéma anglais. Sélectionné coup sur coup à Berlin (**Sebastiane**, 1977), Cannes (**Jubilee**, 1978) et Toronto (**La Tempête**, 1979), il est immédiatement reconnu pour son esthétique somptueuse, singulièrement novatrice et poétique et son esprit critique sur la société anglaise. Son influence s'avère aujourd'hui majeure sur toute une génération de créateurs.

LA TEMPÊTE
 • GB • 1979 • 132 mn • 1.37
 • mono • couleur • VOSTFR
 • Copie Restaurée

Une extraordinaire adaptation de Shakespeare.

La tempête se déchaîne, vengeance de l'ancien duc de Milan, Prospero, miraculeusement échoué dans une île magique douze ans auparavant avec sa fille Miranda, après avoir été exilé par son frère usurpateur, Antonio. Dans cette adaptation très personnelle, Derek Jarman insuffle ses sortilèges dans l'intrigue shakespearienne en l'inscrivant dans son univers sulfureux, visuellement somptueux et flamboyant. Illusion et réalité, visible et invisible se mêlent sur cette île à la population félinienne, métaphore d'une Angleterre contemporaine déboussolée, créant un univers empreint d'onirisme et de poésie.

Un film au charme pervers, envoûtant et inoubliable, résultat de la rencontre du génie créatif de deux artistes visionnaires et libres.



THE LAST OF ENGLAND
 • GB • 1987 • 88 min • 1.66 • dolby • couleur
 • VOSTFR • N&B et couleur • Copie restaurée

Un film visionnaire, anti thatchérien, qui a révélé Tilda Swinton, muse de Jarman.

Composé d'archives familiales du cinéaste, complétées d'images de ruines et de décadence, **The Last of England**, d'une actualité stupéfiante, dénonce la médiocrité d'une société, l'Angleterre ultra-libérale de Thatcher, dans une vision futuriste et altruiste où violences politiques, sociales et psychologiques sont intimement mêlées. Tourné en super-8, gonflé, par moments filmé en vidéo, **The Last of England** est un superbe journal intime underground, avant-gardiste, époustouflant de poésie et de beauté plastique. Utilisant l'Histoire comme métaphore de la société de son époque avec un esprit frondeur, anarchiste et lyrique, **The Last of England**, majestueux requiem à la bande son rageuse, célèbre le romantisme de la violence comme pure révolte. Un film phare, visionnaire, pierre angulaire de la post-modernité.

DEREK JARMAN (1942 - 1994)

Derek Jarman est né le 31 janvier 1942 à Northwood, dans le Middlesex. Après des études d'art à Londres au début des années 1960, il s'essaye à la peinture. Même si cette activité ne sera jamais primordiale dans son œuvre, il ne cessera quasiment jamais de peindre et exposera jusqu'à sa mort. À partir de 1968, il entreprend une carrière de décorateur et de costumier, aussi bien pour des ballets que pour des opéras ou du théâtre. (...) Ken Russell l'engage ensuite pour plusieurs projets, aussi bien pour la scène (*The Rake's Progress*, à Florence, en 1971) que cinématographiques.

C'est en effet Russell qui lui fait découvrir le cinéma sur *Les Diables* (1970) et *Le Messie sauvage* (1971) dont il signe la scénographie. À la suite de cette expérience, Jarman, armé d'une caméra Super 8, va multiplier les courts métrages expérimentaux, tout en entamant son compagnonnage avec de nombreux artistes de la scène alternative — mais aussi du milieu gay — qui vont bientôt nourrir ses longs métrages. Il mène alors une vie de bohème, squattant des entrepôts des bords de la Tamise.

C'est en 1975 qu'il réalise le premier de ses longs métrages, *Sebastiane*, péplum homosexué tourné en latin. Sélectionné au Festival de Locarno où il obtient un succès de scandale, le film obtient des résultats inattendus en Grande-Bretagne dans le circuit art et essai, restant plus d'un an à l'affiche d'un cinéma londonien par exemple. Très sensible au climat social, Jarman réalise avec *Jubilee*, en 1978, un film qui capte avec force et intelligence la philosophie et le mode de vie punk qui déferlent alors sur le Royaume Uni. Ce film, dont la bande originale, mais aussi le casting réunissent nombre de musiciens punk et rock (Brian Eno, Adam and the Ants, Siouxsie and the Banshees, Suzi Pinns...), lui ouvre une nouvelle carrière de réalisateur de clips : il en tournera plusieurs dizaines pour Marianne Faithfull, Brian Eno, les Pet Shop Boys (dont il mettra en scène également une tournée), The Smiths, Marc Almond, Bob Geldorf, Suede...

Après *The Tempest* (1979), adaptation très libre de la pièce de Shakespeare, il éprouve les pires difficultés à réunir les financements pour ses projets et doit attendre 1985 pour réaliser

à nouveau un long métrage, *The Angelic Conversation*, à nouveau d'après Shakespeare. Présenté au Festival de Berlin, le film est très bien accueilli, et Jarman trouve les moyens de tourner *Caravaggio* (1986), sujet qui lui tenait à cœur depuis des années. Élégante biographie-fiction du grand peintre de la Renaissance, ce film lui vaut une reconnaissance internationale via notamment deux prix à Berlin, dont un Ours d'argent pour sa qualité visuelle. Il change radicalement de registre avec *The Last of England* (1987), film expérimental où il mêle des archives familiales et des images en Super 8 dessinant un visage apocalyptique de la société anglaise des années Thatcher. Si on retrouve dans ce film l'énergie contestataire de *Jubilee*, *The Last of England* est aussi porteur d'une colère plus intime, Derek Jarman ayant appris quelques mois plus tôt sa séropositivité. (...)

À la même époque, il fait l'acquisition à Dungeness, dans le sud de l'Angleterre, d'un cottage situé à proximité d'une centrale nucléaire. Le jardin de cette maison va devenir une des passions de sa vie et il le transformera au fil des années en véritable œuvre d'art : on le voit dans le film *The Garden*, et Jarman lui consacra un livre, *Un dernier jardin*. Ce n'est pas le seul ouvrage qu'il publiera puisqu'on compte dans sa bibliographie aussi bien de la poésie (*A Finger in the Fishes Mouth*, 1972) qu'un traité sur la couleur (*Chroma*, 1994) ou des livres autour de ses différents films.

Le sida, sous forme de parabole, est au centre de *The Garden* (1990) et on en retrouve de forts échos dans *Edward II* (1991), adaptation brillante de la pièce de Christopher Marlowe qui vaut à Tilda Swinton, l'actrice favorite de Jarman, un prix d'interprétation au Festival de Venise pour sa composition de la glaciale et impitoyable reine Isabelle. Après une amusante et assez décalée biographie du philosophe Ludwig Wittgenstein pour la télévision (*Wittgenstein*, 1992), Derek Jarman, très affecté par la maladie et devenu presque aveugle, réalise son dernier film, *Blue* (1993), méditation très singulière sur le sida. Il meurt à Londres le 19 février 1994 de complications liées au VIH.

Didier Roth-Bettoni, tiré de Sebastiane ou Saint Jarman, cinéaste queer et martyr (ErosOnyx éditions, 2014)



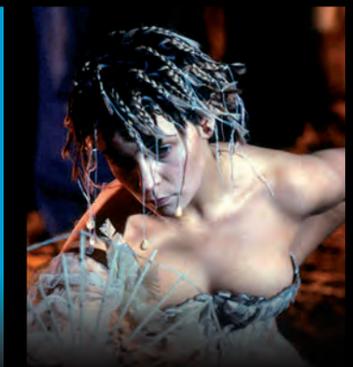
THE LAST OF ENGLAND



JUBILEE



SEBASTIANE



LA TEMPÊTE

4 films de
Derek Jarman

Copies numériques restaurées

www.malavidafilms.com





LETTRE À UN ANGE

par Tilda Swinton

De Caravaggio en 1985, à Blue en 1993, Tilda Swinton a participé à tous les films de Derek Jarman, comme actrice ou collaboratrice. Amie fidèle et égérie du cinéaste, elle a toujours été l'un de ses plus ardents défenseurs, ainsi que le montre cette « lettre », écrite à l'occasion de la rétrospective de l'œuvre de Jarman au Festival d'Édimbourg en 2002.

Cher Derek,

Jubilee est sorti en DVD. J'en ai trouvé un exemplaire à Inverness et je l'ai regardé hier soir. On y retrouve bien ton esprit frondeur et un peu cabotin, maniant un absurde punk et couillu, et c'est quelque chose : le revoir aujourd'hui me donne des frissons. Et quelle blague : rien de ce qui se fait actuellement du côté de Beat Takeshi n'arrive à la cheville de ce truc déjanté, douteux et franchement plein d'esprit.

Il y a un entretien avec toi à la fin du DVD : un face-à-face. Je dois dire que ça fait plaisir de voir ce visage. Jeremy Isaacs te demande pour terminer quel souvenir tu aimerais qu'on garde de toi et tu réponds que tu souhaiterais disparaître. Que tu voudrais emmener toutes tes œuvres avec toi et t'évaporer.

C'est drôle, car, en vérité, au bout de huit ans, sur certains plans tu es toujours là, mais, pour être honnête, sur d'autres, tu as disparu. Il a neigé depuis ton dernier passage et la neige a recouvert les traces de tes pas. Heureusement, tu les as posés sur une terre ferme.

On peut dire que nous avons compris quelques vérités à l'époque, assis autour de la table à Dungeness, recrachant les meilleures comme des fusées : tu étais en fait un grand réalisateur thatchérien - à chaque film que tu tournais pour 200 000 livres, quelqu'un faisait des bénéfices, au moins les deux premières années ; et toutes les altesses royales arrêtaient leur cirque et finissaient par se débarrasser de leurs robes de mariée et regarder la caméra. Alan «chaque film est une pub» Parker a fini par diriger le BFI et dissoudre sa branche de production ; et FilmFour n'a été qu'un feu de paille.

En ce moment, on parle beaucoup de l'industrie cinématographique britannique. Tu te souviens de cette renaissance qui les a tant émus dans les années 80 après que **Les Chariots de feu** a gagné quatre oscars — «Les Anglais arrivent» ? Et puis avec **Henry V** ? Bon, les renaissances se succèdent maintenant à peu près tous les ans, chaque fois qu'un réalisateur fait son premier film avant de passer son diplôme de publicitaire.



On avait l'impression que les films industriels réalisés sur ces îles dans les années 80 étaient tournés par des gens qui ne pouvaient pas vraiment entrer à la télévision. Ou par des traîtres expatriés, qui avaient, toute honte bue, rejoint le «monde libre». A cette époque, quand on évoquait British Film Inc., on citait fièrement **De l'or en barre** (*The Lavender Hill Mob*, Charles Crichton, 1951) ou **Whisky à gogo** (*Whisky Galore*, Alexander Mackendrick, 1949) ! Un partenariat indo-américain a commencé à donner à l'Angleterre une identité exportable : c'est l'époque des flâneries postcoloniales de Crabtree & Evelyn Waugh², quand les rêveries nostalgiques du Grand Tour³ passaient pour des films d'auteur. L'obsession de classe - qui fait toujours recette dans le cinéma industriel chez nous devient rentable.

Je m'étais enfui pour rejoindre un autre genre de cirque : la planète Jarman. C'était la première fois que je rencontrais quelqu'un qui pouvait papoter de saint Thomas d'Aquin tout en tenant fermement la caméra. J'ai pensé que ce serait sympa de passer six semaines avec toi : j'imaginais que nous avions des choses à nous dire. Nous formions une brigade internationaliste. Résolument préindustrielle. Un peu bruyante, très louche. Pas toujours du meilleur goût. Et pas vraiment adaptée au divertissement familial de bon aloi, à notre grand désarroi.

La famille était très à la mode alors. Le «normal» était très tendance, on parlait d'un fléau étranger appelé «perversion». On ne parlait pas de la société et la culture évoquait le yaourt (c'était avant que le Sunday Times nous enseigne qu'être cultivé signifie digérer des opinions à propos de tentatives artistiques rentables). Aujourd'hui, c'est différent : les gens ont une activité sexuelle considérable (ou le prétendent) et en parlent à tout le monde. Nous utilisons le terme terrestre sans une étincelle de pensée pour l'espace... Les gens cuisinent et décoorent leurs appartements et célèbrent le millénaire et l'ouverture des Jeux du Commonwealth à la façon du cirque très seventies cojun/Echo Park hacienda/Miss Monde Alternative⁴. Le mot straight ne renvoie plus aux hétéros, mais signifie de nouveau «honnête», se souler est devenu follement drôle et chic, et les présentateurs du journal télé parleraient d'aujourd'hui comme d'un 17 juillet.

On nous taxait d'art et essai, ce qui avait le don de nous énerver. Cela sonnait méprisant, malsain et prétentieux, hypocrite et hors-jeu. Quand on parlait des vedettes du cinéma art et essai, il fallait comprendre simplement «ministars». Pourtant, à l'époque, comme maintenant, le mythe d'un unique courant principal prévalait. Nous ne pouvions être que ravis d'avoir un public et de creuser notre sillon en paix. Personne ici ne prêtait guère attention à nous, c'est vrai ; personne n'imaginait, je suppose, que nous serions capables de rapporter de l'argent.

C'était un don du ciel. Ne pas être catalogué comme produit national. L'intergalactique BFI. La ZDF en Allemagne. Mikado en Italie. Uplink au Japon. C'était l'état de notre nation : c'était la continuité. Nous nous glissons sous la clôture, cherchions - et trouvions - d'autres compagnons de voyage ailleurs. En voici l'idée : découpe le monde longitudinalement, suivant les lignes de sensibilité et non en ligne droite, à travers les repères géographiques, et l'entreprise t'appartiendra, jeune cinéaste. Trahison ? Envers quoi ?

Le spectre du bon goût a lancé sa dernière vaste tentative d'acheter toutes les âmes de la planète et, de là où je suis, ça marche fort. L'art est désormais inséparable de la culture, comme la culture l'est du patrimoine, le patrimoine du tourisme, le tourisme de cette expression que j'ai vue inscrite sur une chaîne de magasins américaine à Glasgow - «l'art des loisirs». Ce qui signifie, au passage, des tenues de jogging à la pelle.

L'équilibre colonial a changé et les *long spoons* sont de sortie. Nous sommes maintenant à touche-touche avec quelque chose d'identifiable comme la civilisation elle-même, ou alors... Jamais le mot sécurité n'a autant ressemblé à une insulte. J'étais à Los Angeles au début de l'année et l'assistante d'un joaillier d'un grand magasin de Rodeo Drive m'a demandé si la raison pour laquelle je refusais de porter un bijou en forme de bannière étoilée au front lors d'un événement public était que j'étais une « salope d'Afghane ». Inutile, sans doute, que je t'explique ce qui se passe en ce moment à propos de la lutte pour la civilisation. La même chose, mais en pire, que ce que tu aurais pu imaginer. En attendant, dans un monde binaire, nous, sur ces îles, continuons de croire en une troisième voie.

Tout est devenu terriblement propre ces derniers temps. On en rajoute sur les finitions. Le brillant du cellophane, avec des lits faits au carré. Les mar-



chands de formules ont le vent en poupe. Ils sont dans le marché pour garantir les produits. Ils cherchent des réalisateurs capables d'envisager utiliser des projecteurs halogènes dans l'espoir d'attirer des chats sauvages dans le jardin d'une banlieue chic. Ils sont à côté de la plaque. Ne savent-ils pas que les jeux sont faits ? que le croupier est un tricheur ? Ces gens ne regardent donc jamais de vieux films ? Ce sont les intrépides qui ont la main à long terme, ç'a toujours été ainsi - les clairs-obscur, les irrévérencieux, les tricheurs, ceux qui transgressent les règles avec audace et inspiration, pas les gentils exécutants avec leurs bonnes intentions et leurs bonnes pratiques de gestionnaire.

Tout se fait avec de la fumée et des miroirs, et ce sera toujours ainsi. Certainement pas avec des mémos et des groupes de direction. Ni avec des statistiques et des projections-tests. Ne savent-ils rien des lois élémentaires du public ? Que nous prétendons vouloir en savoir plus sur les méchants, mais pas vraiment ; que nous disons aimer les happy ends, alors même que nous perdons le fil sans ce petit goût doux-amer que nous connaissons bien, gravitant de notre monde mortel fascinant et complexe au virtuel des salles obscures et vice versa. Que nous déclarons vouloir voir des têtes célèbres et connues, mais qu'il y a une chose à laquelle ces têtes-là ne peuvent rien pour nous, contrairement à celle d'une vraie personne. Ce sont les êtres humains qui nous sont utiles dans le cinéma. Les formes humaines et les maladroites et les passions humaines. Et non pas le fil dramatique, le rythme parfait ou un charisme adapté à chaque situation.

De ton travail j'ai toujours adoré le parfum de spectacle d'école. Il me chatouille encore et me manque terriblement. L'antidote qu'il offre à la boule à facettes de ce qui est «vendable» - l'habileté sans talent artistique, le significatif dénué de sens - c'est le manger et le boire pour tant d'entre nous qui cherchons la perruque douteuse, ce sifflement bizarre, ce coin délaissé où, en soulevant le tapis, nous pourrions découvrir ce petit quelque chose inestimable que nous reconnaitrions comme l'esprit. Une chose brute, poussiéreuse et inarticulée, Dieu merci. C'est ce que savait Pasolini. Et Rossellini. Et aussi ce que sait Ken Loach, Andrew Kotting. Ce que Powell et Pressburger, ce que William Blake savaient. Ce que savait aussi, d'ailleurs, le Caravage, qui peignait les femmes de mauvaise vie en madones et les jeunes prostituées en saints. Non, les madones en putes et les saints en prostitués - c'est là le hic.

Je crois que la raison pour laquelle tu comptes tant pour certains, de façon tellement unique, surtout dans ce petit lieu étrié que nous appelons «chez nous», c'est que tu as vécu de façon si évidente la vie d'un artiste. Tes actes suivaient tes paroles. Ta vocation - et là, ton mélange de narcissisme aigu et d'amabilité digne du directeur d'études classiques d'un collège de jésuites t'a un peu aidé - relevait du spirituel, plus encore que du politique, et plus encore que de l'artistique. Et la clarté avec laquelle tu as offert ta vie et ta façon de la vivre, surtout depuis l'épiphanie - j'utilise ce terme à dessein - de ta maladie, fut un trait de génie, non seulement de provocation, mais de grâce.

Ta confession publique, dans ton œuvre comme au dehors - à une époque où certains parlaient assez ouvertement d'ouvrir des communautés isolées pour les porteurs du VIH ostracisés et où d'autres craignaient non seulement pour leur vie, mais, c'est à peine croyable, pour leur emploi, leurs polices d'assurance, leurs amitiés, leurs droits civiques - était empreinte d'une telle générosité que c'est ce geste qui a produit un impact dépassant largement l'influence de ton travail. Tu nous as révéilé ton esprit - et tu as fait de l'intrépidité potentielle d'un artiste une réalité. A la vérité, en le défiant, tu as peut-être modifié le marché.

L'année de **Jubilee**, tu nous avais fait une prophétie - l'extinction de la peinture dans la chanson *Paranoia Paradise*, la génération qui, en grandissant, a oublié de vivre sa vie, l'idée que les artistes sont les donneurs de sang du monde, l'histoire écrite sur un Mandrax, la peur des pissenlits - et pourtant, comme le parfum d'œillet de chez Floris, les bonnes choses n'ont pas toutes disparu.

Possible que nous vivions aujourd'hui une époque aussi affreuse que toi et moi le prévoyions. Peut-être est-ce pire. Mais nous voici, ceux d'entre nous encore présents, qui nous battons contre les mêmes vieux moulins à vent, hantés par les mêmes vieux fantômes. Nous tenons compagnie, tout de même. C'est un sacré bordel, pourrais-tu dire. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça va dans le mur. Certains diraient que tu en es bien sorti. Je parie que tu répondrais : «Laisse-moi faire» ou «Je m'en occupe».

Quels sont les défis actuels de la culture cinématographique ? La possibilité que les réalisateurs perdent l'usage de leur esprit. La paralysie des voix isolées, originales. L'existence d'un prêt étudiant au lieu d'une bourse étudiante. La pénurie de distributeurs kamikazes. Trop de tables rondes. Trop peu de cinémas. Trop peu de patience. Des cérémonies et des défilés. Le concept du produit «gagnant». L'idée qu'il n'y a pas de quoi s'y mettre. L'envie de profiter des bonnes occasions. Substituer la codépendance à l'indépendance. Penser qu'il faut des millions pour tourner un long-métrage.

Croire qu'il n'y a qu'une façon d'arriver à ses fins. Voilà ce qui me manque, maintenant que Derek Jarman ne fait plus de films : le futoir, l'argot, la poésie, la musique de Simon Fisher Turner, les vrais visages, l'intellectualisme, la mauvaise humeur, la bonne humeur, l'insolence, les normes, l'anarchie, le romantisme, le classicisme, l'optimisme, l'activisme, la jubilation, l'orgueil, la résistance, l'esprit, la lutte, les couleurs, la grâce, la passion, la beauté.

Longue vie à la pagaille, à la passion, à l'amitié.

Tilda Swinton

The Guardian, 17 août 2002.

© Traduit de l'anglais par Marie-Sylvie Rivière, décembre 2007.

© Derek Jarman / Jean Cocteau, publié in Théâtres au cinéma n° 19, 2008, éd. Ciné-Festivals, sous la direction de Dominique Bax. Tous droits réservés.



1 - British Film Institute (organisme parapublic chargé de la collection et de la préservation des archives audiovisuelles et cinématographiques britanniques). Une grande partie des archives de Derek Jarman y sont maintenant recueillies.
2 - Jeu de mots entre la marque de produits de beauté Crabtree & Evelyn et l'écrivain Evelyn Waugh, défenseur de la tradition catholique et des valeurs éternelles de la vieille Angleterre.
3 - Voyage d'éducation effectué par les jeunes gens des plus hautes classes de la société britannique en Europe continentale à partir du XVII^e siècle et surtout au XVIII^e siècle, destiné à parfaire leur éducation, juste après ou pendant leurs études.
4 - Alternative Miss World est un concours de travestissement organisé depuis 1972 à Londres par l'artiste Andrew Logan. Onze concours ont eu lieu depuis la création, le dernier en 2004.